

## Analyses d'ouvrages

**J. LEONARD.** — **Les officiers de santé de la marine française de 1814 à 1835.**  
15,5 x 24 cm., 333 pages, nombreuses planches hors-texte. Librairie C. Klincksieck.  
Paris 1967.

Sous les auspices de l'Institut de recherches historiques de la Faculté des Lettres et Sciences humaines de Rennes et du C.N.R.S., J. Leonard a étudié le début du XIX<sup>e</sup> siècle avec les préoccupations d'un historien qui délaisse l'étude des hommes illustres ou des grandes masses pour concentrer ses recherches sur un groupe social intermédiaire. Il a choisi celui des officiers de santé de la Marine militaire pendant l'époque charnière de 1814-1835. Après une excellente présentation générale du corps de santé de la Marine en 1814, l'auteur étudie la crise de 1814-1816, due à la défaite, à l'épuration et à la place conservée par la Flotte dans la vie nationale, puis la vie de l'officier de santé, à terre, à la mer et outre-mer.

La renaissance maritimo-coloniale de 1823-1825 impliqua un Service de santé plus étoffé, capable de faire face à de nouvelles tâches ; en particulier, une importante collaboration aux voyages de circum navigation scientifique (très en honneur à cette époque) et l'implantation du service de Santé dans le nouveau système colonial (Antilles, Guyane, Sénégal, Inde, Réunion).

Voilà donc les officiers de santé en rapport avec les membres les plus éminents de l'Académie des Sciences, inspiratrice des voyages scientifiques et confrontés avec des problèmes de santé publique, voire même à la vie économique, politique et culturelle des populations d'Outre-Mer dont ils ont la responsabilité médicale. Avec une plasticité remarquable ils s'adaptent à ces missions si différentes. Mais le service colonial sera de plus en plus lourd et devra être pris en charge à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle par un nouveau corps de santé. Ce sera aussi la fin des grands voyages scientifiques dont les noms de Gaudichaud-Beaupré et de Quoy (entre bien d'autres) sont inséparables.

Quoy, à mon avis, a été sous-estimé. Proposé en première ligne par le Muséum pour la chaire de Ducrotay de Blainville, il aurait été nommé s'il s'était montré plus souple vis-à-vis de Cuvier qu'il a toutefois jugé de façon très objective et très lucide, dans une lettre adressée en 1836, à son ami Julien Desjardin (1779-1849), alors à Ile Maurice. Quoiqu'il en soit, M. Léonard, encore qu'il ne soit ni marin, ni médecin, domine parfaitement son sujet. S'il a remué de nombreux dossiers et secoué la poussière de plusieurs fonds d'archives, il n'en a pas tiré que des statistiques. Il a pénétré à merveille la mentalité des officiers de santé dont il a montré parfaitement le statut social très bas, tant par l'assimilation aux grades des officiers de pont, que par comparaison avec le service de santé de l'armée de terre, incomparablement mieux payé et mieux considéré. D'ailleurs, dans le corps de santé lui-même, quelle différence entre les médecins et chirurgiens professeurs, sédentaires et adonnés à la clientèle civile des ports et les navigants. Et parmi ceux-ci un fossé existe encore entre les entretenus (ou intégrés dans les cadres permanents) et les auxiliaires, véritables parias qui cessent d'être payés dès qu'ils sont à terre et, sans arrêt, menacés de licenciement. Tout cela devait aboutir aux réformes de 1835 dont l'auteur nous montre en terminant le caractère incomplet.

Un index des noms facilite la lecture de cet excellent livre qui renouvelle complètement et très heureusement l'histoire de la médecine de notre marine militaire. Je souhaite qu'il ait une suite.

P. Huard.

**Ch. COURY. — L'enseignement de la Médecine en France des origines à nos jours.**  
16 x 22 cm, 200 pages. Expansien Scientifique française. Paris, 1968. Prix : 20 F.

L'histoire de l'enseignement médical français a fait l'objet de nombreuses études, surtout en province, où les érudits locaux ont fait un travail considérable. Mais personne ne prend, aujourd'hui, le temps de se reporter à ces sources et c'est fort regrettable. Car bien des critiques de l'enseignement médical actuel et bien des remèdes proposés apparaissent dans le passé sous leur forme présente et auraient gagnés à être connus des pères d'une réforme qui est en passe de devenir continue. Quoiqu'il en soit, il était fort utile que l'essentiel des recherches antérieures soit résumé dans le livre concis et clair que le Professeur Ch Coury vient d'écrire. Dans une première partie, consacrée à l'Ancien Régime, il étudie successivement : les fondations carolingiennes et l'héritage médiéval ; les facultés de médecine ; les institutions extra-universitaires (Collège royal et Jardin du Roi) ; les organismes corporatifs (Collèges médicaux et communautés chirurgicales) ; les sociétés savantes (Académie royale de chirurgie et Société royale de Médecine) ; l'enseignement libre (cours privés et enseignement clinique). La seconde partie de l'ouvrage débute par la période réformatrice et transitoire révolutionnaire. Elle traite ensuite des Facultés de médecine dans le cadre de la nouvelle université napoléonienne, de leur structure administrative et de leur activité scientifique. L'enseignement hospitalier et les Sociétés savantes sont envisagées **in fine**.

Après un examen critique du fort et du faible des méthodes pédagogiques de la médecine française, de leurs heures de gloire et aussi de déclin, le Pr. Coury termine par une note optimiste cet exposé aussi riche de documentation que d'expérience personnelle. Il invoque, en effet, le triple témoignage favorable d'un Nord-américain F. Campbell Steward (1851-1899) ; d'un austro-allemand, Th. Puschmann (1844-1899) et d'un canadien britannique Sir William Osler (1849-1919).

Son livre paru fort opportunément peut combler une importante lacune et attirera de nombreux lecteurs : étudiants et médecins soucieux de mieux connaître la genèse de leur formation professionnelle, enseignants et éducateurs soucieux de l'évolution pédagogique passée et présente. Par sa portée générale, il s'adresse tout aussi bien au public cultivé, curieux des problèmes relatifs à la médecine. Les récents événements ne peuvent qu'en accroître l'intérêt et l'actualité. Ils montrent qu'il a toujours existé une tendance au décalage entre le caractère fatalement conservateur de l'enseignement académique et les progrès incessants de la Science et des techniques médico-chirurgicales ; entre les prévisions en bâtiments et en personnel enseignant de l'administration et le nombre toujours plus grand des étudiants. L'enseignement libre, si important à Paris à toutes les époques a pu pallier en partie les carences officielles. Mais il n'a pu éviter des périodes particulièrement critiques à laquelle appartient la nôtre. La solution est évidemment dans une planification nouvelle résolument prospective, sans oublier pour autant les enseignements du passé.

P. Huard.